

PUBLICATIONS FÉLIBRÉENNES

LES CONTES PROVENÇAUX DE ROUMANILLE, avec traduction en regard.
Un vol. in-18 Charpentier de 400 pages.— Avignon. Roumanille. Prix, 3 fr. 50.

Joseph Roumanille, le Père du félibrige, restaurateur de la poésie provençale, en 1847, avec ses *Margarideto*, et fondateur de la prose méridionale, en 1848, avec ses étincelants pamphlets, *Li Capelan, li Partejaire*, etc., revient aujourd'hui sur la scène longtemps désertée avec un volume qui ne le cède en rien aux *Oubreto* : *Les contes provençaux*.

C'est là un événement littéraire digne d'attention. Tandis que ses deux premiers disciples s'élevaient sur les ailes de la Muse à des hauteurs de poésie que lui-même n'espérait pas, il est resté, poète modeste, le prosateur incomparable de la première heure, je dirai même sans hésiter, *le prosateur* du Félibrige.

Saint-René Taillandier a laissé sur le poète des jugements définitifs. Du prosateur tout reste encore à dire.

On l'a vanté implicitement, bien des fois. « La prose de Roumanille, nous écrivait naguère l'illustre philologue autrichien M. Boehmer, de Vienne, vivra autant que les vers de *Mireille*... » Mais nul encore n'a bien défini le caractère propre et l'influence du *Cascarelet* de l'*Armana*. Cette influence a plus marqué sur les œuvres de poésie que sur les œuvres de prose qui sont, hélas ! trop rares parmi les rénovateurs provençaux. La prose félibréenne serait un champ fécond en inspirations nouvelles si des défricheurs intelligents s'y mettaient avec l'ardeur, la conviction de Roumanille.

—Remarquons ici combien la fortune littéraire de cette homme a été constante. Aucun des détracteurs de la Cause, même des plus acharnés, tels que ce pédant faussaire de Mary-Lafon, qui se croit obligé de saluer en lui « l'honneur littéraire d'Avignon », n'a résisté à l'entrain communicatif de ce bon conteur franc d'allures, provençal en pleine Provence, comme Béranger était gaulois... à Paris, et toujours égal à lui-même, c'est-à-dire toujours plein d'humour, toujours original, toujours Roumanille, en un mot.

Aussi humoriste qu'on peut l'être en pays de soleil, il s'est conquis par cette qualité même la double sympathie des paysans et des lettrés. Le sel attique a conservé chez lui cette saveur propre du terroir qui fait le cachet de son œuvre. Et ce moralisateur du Comtat a fait œuvre d'art populaire, ce qui est le dernier terme de la perfection. Nous prouverons ces assertions diverses le jour où nous examinerons les poésies de Roumanille. Toutes ne portent point le sceau d'un art définitif, comme certains de ses *Noëls*, par exemple ; la cause en est bien simple. Le poète, chez lui, a une tendance à se laisser bercer par un mysticisme tellement séraphique qu'il touche à la banalité. Le prototype de ce genre (nous citons un chef d'œuvre) est cette suave inspiration, l'*Ange des Crèches*, devant laquelle Sainte-Beuve évoqua les ombres de Klopstock et d'Alfred de Vigny. Mais c'est une réserve extrême qui en fait précisément la distinction. Quand il combinera, donc, cette tendance de poésie avec son instinct naïf et « peuple » de conteur, vous aurez, marquées au coin du grand art, des pages vraiment fortes et originales, c'est-à-dire qui resteront. Je ne mentionnerai que ses admirables *Noëls* et certaines pages subjectives où l'homme s'est mis tout entier...